

# ABÉCÉDAIRE DE LA FORÊT

Sous la direction de Pascale AURAIX-JONCHÈRE,  
Frédéric CALAS, Christiane CONNAN-PINTADO,  
Agata JACKIEWICZ, Catherine TAVERON



PARIS  
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR  
2024

[www.honorechampion.com](http://www.honorechampion.com)

## INTRODUCTION

Pour qu'une forêt soit superbe  
Il lui faut l'âge et l'infini.  
Ne mourez pas trop vite, amis  
Du casse-croûte sous la grêle.  
Sapins qui couchez dans nos lits,  
Éternisez nos pas sur l'herbe.

René Char, *Alsace*, 1939

La forêt fascine, la forêt brûle, la forêt souffre.

Plus que jamais la forêt a besoin qu'on plaide pour elle – pour tout ce qu'elle est au-delà même de sa réalité biologique et physique, objet premier des menaces qui pèsent sur elle. Si elle venait à disparaître, s'évanouiraient alors avec elle promenades, sensations, peurs et émotions, et tout ce que l'intensité de sa vibration a suscité, représentations, contes et légendes, récits et méditations.

La fascination qu'exerce la forêt date vraisemblablement des premières heures de l'humanité, alors qu'elle couvrait la quasi-totalité de la terre et offrait à l'homme refuge et nourriture, tout en l'exposant à divers dangers qui se sont si profondément ancrés dans nos imaginaires, qu'ils ont la vie dure, et qu'aussi essentielle qu'elle apparaisse, la forêt reste appréhendée en termes d'altérité radicale pour l'homme. Elle est l'Autre absolu. Son étymologie témoigne de ce clivage qui nous enferme dans une vision très manichéenne du monde : l'adjectif latin *forestis*, sur l'adverbe *foris* « à l'extérieur », dit qu'elle est « dehors », hors de la ville, de ses murs, de la culture. Baptiste Morizot met en garde contre tous les dualismes qui piègent l'esprit (*Raviver les braises du vivant*, 2020), comme l'ont fait avant lui Francis Hallé pour les plantes en général (*Éloge de la plante*, 1999) ou sur un ton plus militant, Jean-Baptiste Vidalou (*Être Forêts. Habiter des territoires en lutte*, 2017) : nature vs culture ; préserver vs exploiter ; sanctuariser vs déforester, un verbe

tardivement apparu mais aujourd'hui usuel pour rendre compte d'une opération commerciale de «déracinage» des arbres à grande échelle. Ces dualismes, y compris au niveau local ou associatif, ne conduisent pas à des solutions efficaces, et ne font souvent que dresser les amoureux de la nature contre les pouvoirs publics. Sans parler des manipulations ou des fausses bonnes idées, comme ces leitmotivs médiatiques ou refrains de micro-trottoir «faire un geste pour la planète» et «planter un arbre pour compenser les émissions de CO<sub>2</sub>» : on sait que les forêts de peuplement appauvrissent la biodiversité au lieu de la restaurer. Que faire alors ? Quelle praxis adopter ? Ne pas aggraver le mal, ne pas se tromper de cible, laisser faire le vivant, avec le moins d'actions imprudentes et d'initiatives délétères... est-ce seulement possible ?

De cette conception binaire réductrice qui fait que pour l'homme, tout ce qui n'est pas lui est objet, et objet à son service, provient une attitude systématiquement utilitariste ou consumériste : la forêt, les végétaux, les animaux, les minéraux mêmes, ne sont là que pour satisfaire nos besoins. Or ces besoins vont grandissant, les révolutions technologiques qui se succèdent sont toujours plus consommatrices des réserves fossiles, mais aussi des matières ligneuses. Les conséquences en chaîne de cette surexploitation incessante, de la déforestation en particulier, s'accroissent et s'intensifient de nos jours : multiplication des mégafeux ; érosion des sols ; disparition des étendues boisées, qui, une fois réduites, cessent de réguler les températures, l'humidité, le CO<sub>2</sub> ; perte de la biodiversité nécessaire à la survie des écosystèmes ; porosité des maladies entre l'animal et l'homme ; perturbations climatiques. Cette liste fait peur. Pourtant, nous ne semblons pas prendre les mesures nécessaires pour enrayer un phénomène qui a peut-être déjà atteint le *tipping point* (point de non-retour), avant des effondrements irrémédiables.

Pourquoi dès lors écrire de nouveau sur la forêt ? Des documentaires et des émissions de télévision, des reportages et des productions scientifiques, ouvrages et articles, de multiples récits de témoignage ou d'invention voient le jour, associant description et démonstration. Jamais nous n'avons été si bien informés. Que ce soit dans les grandes revues scientifiques comme *Nature* ou *Science*, dans les hebdomadaires à diffusion plus large comme *Télérama*, qui, en mars 2023, recense les initiatives autour des micro-forêts urbaines et des plantations d'arbres en ville, ou dans le journal *Le Monde*, les articles sur la forêt font régulièrement «la une». *Géo* a réalisé un numéro hors-série sur des questions

environnementales sous le titre « Une planète plus belle, c'est possible » (avril 2022). Ont été proposées des solutions innovantes pour lutter contre les dysfonctionnements liés à nos sociétés hyper-consommatrices du vivant. Le magazine *Philosophie* a consacré plusieurs numéros à la forêt et aux arbres, dont un hors-série « Vivre et penser comme un arbre. Philosophie du monde végétal » (été 2022). Un autre genre de publication s'est développé, celui de récits mi-fictionnels, mi-autobiographiques, qui relatent, en milieu forestier, les expériences solitaires ou collectives de spécialistes qui veulent partager avec le public leur connaissance du terrain et leurs savoirs théoriques, comme Laurent Tillon, *Être un chêne, sous l'écorce de Quercus* (2021); Alexis Jenni, *Parmi les arbres, essai de vie commune* (2021); Peter Wohlleben, *L'homme et la nature. Comment renouer ce lien secret* (2020); David G. Haskell, *Un an dans la vie d'une forêt* (2012) ou encore *Écoute l'arbre et la feuille* (2017).

Dans ces « nouveaux récits », philosophie, science et littérature sont étroitement associées pour dire une vérité nouvelle sur le vivant et sur la forêt, ouvrir d'autres façons de penser qui tentent d'échapper aux binarismes du type *nature/culture*, frayer des voies d'accès différentes ou tout simplement « écouter » la forêt d'une oreille singulière, responsable, respectueuse. Notre abécédaire se nourrit lui aussi de l'abolition de ces frontières « enfermantes » de la pensée et de l'émotion : littérature, science, écologie et arts y dialoguent, croisent leurs points de vue, ouvrent la voie à une pensée plus holistique du vivant. Il se propose d'offrir un « kaléidoscope raisonné » de la forêt. Qu'au lieu d'effrayer le lecteur, l'oxymore qui définit la forme et la finalité d'un abécédaire conduise justement à la « résolution paradisiaque des contraires » dont parlait, à son propos, Jean-Pierre Richard : contraint par l'ordre alphabétique mais délibérément libre, ouvert à tout choix de lecture suivie ou nomade, l'abécédaire favorise l'aller et retour entre analyse et synthèse, la réfraction des points de vue, l'enrichissement des regards. Le général et le particulier s'éclairent mutuellement, toute frontière s'efface entre « esprit de géométrie » et « esprit de finesse ».

Les récentes découvertes sur les plantes, les arbres, les forêts primaires, dont certaines ne sont pas encore totalement confirmées, ont montré que l'homme s'est trompé à propos du règne végétal, que ce dernier est loin d'être aussi « végétatif » qu'on a pu le croire pendant des siècles : une vie invisible, secrète, souterraine, anime la forêt, dont les ramages et frondaisons ne sont pas simplement mus par Éole en